

Des femmes derrière les barreaux

Quelle est la réalité de l'univers carcéral suisse ? Deux comédiennes se sont inspirées du quotidien des détenues pour monter une pièce de théâtre. Visite à la prison des femmes de la Tuilière, près de Morges, avec elles.

Près de Morges, un bâtiment gris à l'architecture guère réjouissante est planté au milieu d'un champ: la Tuilière. C'est la plus récente des prisons vaudoises qui comprend une section féminine. Rendez-vous avec Nathalie Pfeiffer et Caroline Guignard, deux comédiennes qui montent une pièce de théâtre sur la vie en prison. Depuis huit mois, elles rendent visite aux détenues. Grâce à ces échanges, elles ont pu adapter la pièce de Denise Chalem *Dis à ma fille que je pars en voyage*, aux réalités du quotidien carcéral Romand. «Cette fiction est basée sur les prisons françaises, mais nous voulions un angle suisse, comprendre ce qui se passe vraiment chez nous, au-delà du cliché de la série *Prison break*. Pour faire bouger les choses aussi, s'enthousiasme Nathalie Pfeiffer.»

Arrivées devant le portail de la prison, il faut sonner, décliner son identité. S'il est impossible de sortir de la Tuilière, on n'y entre pas comme dans un moulin non plus. Une fois à la réception, reste à subir le contrôle de sécurité. On vide ses poches et on retire ses bottes, avant de passer le portique de détecteur de métaux. L'ordinateur portable que Nathalie Pfeiffer compte emmener à l'intérieur est passé en revue, pareil pour la boîte de chocolats. Une fois que les gardiennes sont assurées qu'on ne cache ni cutter, ni objets de trafics, ni colle à timbre à sniffer ou encore d'obscurs plans d'évasion, elles nous invitent à entrer dans le sas.

Derrière les murs

Un gardien nous escorte. Au fil des couloirs, on imagine l'intérieur des cellules où une quarantaine de femmes purgent actuellement des peines allant de 12 jours à 12 ans... Le bruit de nos pas est rythmé par le tintement du déverrouillage et du verrouillage des portes hyper sécurisées. Dans la bibliothèque, une dizaine de détenues nous attendent religieusement. Nul uniforme mais des survêtements ou des tenues de ville plutôt coquettes. Les femmes sont apprêtées, maquillées et certaines arborent des ongles rouges parfaitement manucurés. Peu à peu, on s'apprivoise, on ose se regarder dans les yeux, avec pudeur. Même si cela nous démange, on se souvient de la règle d'or, recommandée par Nathalie: on ne pose pas de question sur la nature des délits. La première chose qui frappe, ce sont les regards désabusés.

Lonay Beach

Pour détendre l'atmosphère, les détenues lancent des plaisanteries cyniques: «Bienvenue à Lonay-Beach ou la Tuilière-les-bains !» Le gardien verrouille la porte de la bibliothèque. Habituees, les détenues nous rassurent avec humour: «Déformation professionnelle, c'est une manie de gardien, ne vous en faites pas!» Nathalie allume son ordinateur portable pour montrer les photos des répétitions de la pièce. Sur une des images, une détenue s'est enfermée dans les toilettes pour prier. Les deux comédiennes lancent le thème de la vie en communauté. Emma témoigne: «Tu ne sais pas sur qui tu peux tomber. Certaines sont agressives, d'autres dépressives, ou toxicos, elles se bourrent de médicaments et vont jusqu'à faire des tentatives de suicide... Le pire, c'est celles qui refusent de se laver durant des semaines!» Zara enchaîne: «La première fois que tu atterris en prison, tu ne comprends pas ce qui t'arrive. C'est le choc. Tu te dis que tu vas être entourée de tordues. Ça rend un peu parano. La question que tu te poses toujours: qui est bon qui est mauvais?» La discussion s'emballe sur de poignantes confidences, parfois en anglais ou en espagnol. Mais pas moyen d'oublier qu'on est dans une prison. Une fille tente de nous rejoindre mais le gardien refuse de lui ouvrir la porte. L'heure c'est l'heure!

Rôles et étiquettes

Cecilia, une femme d'origine latino-américaine raffinée, tient le rôle de celle qui motive et soutient les troupes. Elle est l'une des plus fidèles aux réunions organisées par Nathalie et Caroline. «Ici, on m'appelle la bourgeoise, sourit-elle. Le plus compliqué c'est quand les filles ne parlent pas le français et il y a beaucoup d'étrangères. C'est une source de discrimination terrible.» Tamara une quadra blonde d'origine russe ne parlait pas un mot de français quand elle a été incarcérée. Avec Antonella, sa complice elles forment un duo soudé, deux personnalités charismatiques à qui on n'aurait pas l'idée d'aller chercher des noises. «On a eu un flash amical. Toutes les deux, on a la même philosophie de vie. On est étrangères, on a bourlingué vécu à l'étranger en Thaïlande et en Afrique.» Même si elles baragouinent l'anglais entre elles, elles semblent se comprendre en un regard et passent leurs soirées à jouer aux cartes.

Pendant que Nathalie et Caroline font défiler les autres photos de la pièce, j'en profite pour discuter en aparté avec certaines prisonnières. Rita, une dominicaine, n'arrive pas à s'intégrer. Elle reste souvent solitaire pour éviter les histoires, dit-elle. Les autres raconteront

plus tard qu'elle aurait assassiné son mari avec l'aide de son amant... Mensonges, affabulations. Derrière les barreaux, impossible de savoir qui dit la vérité, qui s'invente un nouveau personnage, une autre vie pour oublier. Pour survivre...

Cachot-boulot-dodo

Et la vie en prison, comment s'organise-t-elle quotidien? Levé à 7 heures, direction les ateliers cuisine ou repassage, pour des journées de travail rémunérées à 33 francs par jour maximum. Le déjeuner est fixé à 11 h 30 et le dîner à 17 h. Personne ne passe du temps à rêvasser ou à lire. «Si on est malade on est enfermées dans notre cellule avec interdiction de regarder la télé. On reste seule face à ses angoisses à broyer du noir, s'indigne Antonella. Ok, si on est ici c'est parce qu'on a fait des erreurs. Mais on n'est pas des chiens» Le rêve des prisonnières? Avoir plus de choix d'ateliers et de cours de formation en vue d'une réinsertion. «On dirait qu'ils ont peur qu'on devienne trop intelligentes, ironise Antonella. Avant j'étais à Champs-Dollon et il y avait bien plus de possibilités d'activités qui donnaient envie de se lever le matin.» Cécilia tempère. Incarcérée en France, elle raconte que les conditions sont bien plus difficiles là-bas. C'est très militarisé, on nous parle comme à des soldats. Ici ce n'est pas si mal.» Viol, racket, violence, les prisonnières se reconforment en se disant qu'au moins, elles n'ont pas à affronter cela à la Tuilère.

Contacts avec l'extérieur

Rita, elle, reste discrète dans son coin. Incarcérée depuis près de 30 mois, elle a même accouché en prison: «Quand ma fille a commencé à marcher, j'ai demandé à ce qu'elle soit placée pour grandir dans un cadre normal.» Sa fille a maintenant deux ans et elle la

voit au parloir. Le parloir, un des rares instants qui mettent du baume au cœur. Les détenues ont droit à passer une heure toutes les deux semaines en compagnie de leurs proches. Le reste du temps, elles économisent pour téléphoner: «C'est la galère: on ne peut pas recevoir d'appels entrants, c'est nous qui devons téléphoner depuis la cabine. C'est un budget est énorme», déplore Cécilia.

Le gardien nous presse, c'est l'heure où elle doivent rejoindre leurs cellules. Nathalie est touchée, c'était la dernière séance, après une dizaine de rencontres: «Certaines vont sortir, on ne sait pas ce qu'elles vont devenir une fois libérées, si elles arriveront à se réinsérer. On va essayer de garder contact...»

Du théâtre à la réalité

Nathalie Pfeiffer et Caroline Guignard, interprètent les rôles principaux de deux détenues qui apprennent à vivre ensemble, entourée d'une vingtaine de comédiennes qui interpréteront des saynettes du quotidien en prison. Le but de cette pièce et d'ouvrir le débat avec différentes associations et mécènes, pour améliorer les conditions de détention. «En prison, les femmes manquent de tellement de choses, notamment de cours pour leur réinsertion. Et surtout, d'un parloir conjugal pour les moments d'inimités avec leurs maris. Peut-on admettre qu'une femme qui va en prison n'a plus de vie sexuelle ? s'indigne Nathalie. N'est-ce pas un droit fondamental?»

Florence Schmidt

Reportage in

Magazine Femina du 11 janvier 2009

Dis à ma fille que je pars en voyage, Espace Culturel des Terreaux Lausanne, Réservation: 021 320 00 46 ou sur www.terreaux.org. Avant-première réservée aux femmes le 14 janvier à 18h30, puis jusqu'au 23 janvier. Des débats suivront certaines représentations